

autrement

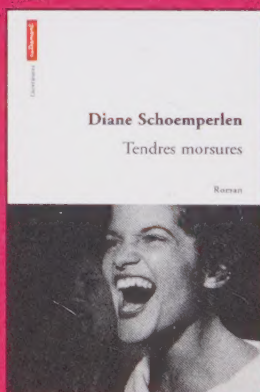
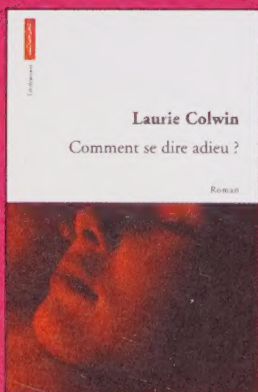
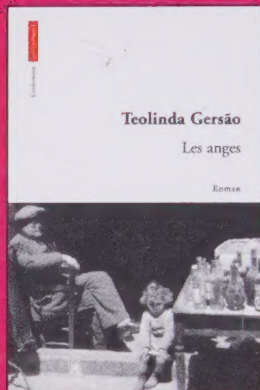
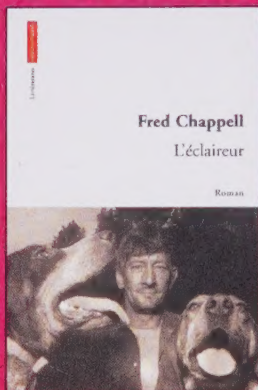
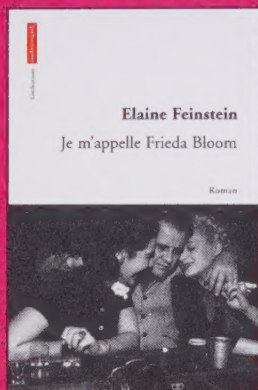
Littératures

**Laurie Colwin**  
**La vie en lunettes roses**

Nouvelles



## Quelques titres récents



150 titres disponibles

## La vie en lunettes roses



## Littératures

Collection dirigée par Henry Dougier

Des lectures, des récits qui traversent la vie, éclairent sur l'autre et sur nous-même, en jouant, par drames et destins interposés, leur grande fonction de fabulation et de tendresse.

Que serions-nous sans ce cercle intime de personnages complices, sans ces histoires qu'on lit et relit d'une lecture affective, un peu somnambule ?

[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

Illustration de couverture : © Postel.

© 1972, 1973, 1976, 1978, 1979, 1981 by Laurie Colwin.

© 2003 by Éditions Autrement pour la présente édition, extrait de *Drôles d'oiseaux* © Éditions Autrement, 1999.


Achévé d'imprimer en janvier 2003 sur les presses de l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau, France pour le compte des Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12. N° d'imprimeur : 62408. ISSN : 1248-4873. ISBN : 2-7467-0354-8. Dépôt légal : janvier 2003.

LAURIE COLWIN

## **La vie en lunettes roses**

Traduit de l'anglais (américain)  
par Michèle Lévy-Bram

Éditions Autrement **Littératures**



Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

## La vie en lunettes roses

Il était une fois un professeur d'université nommé Thorne Speizer. Sa femme était constamment défoncée, et elle adorait ça. Sa femme, c'était moi. Ma drogue de prédilection n'était pas sophistiquée : c'était la bonne vieille marijuana. À l'époque c'était tout ce qu'une personne ordinaire pouvait se procurer. Quand les drogues sont devenues plus intéressantes, je me suis sentie trop vieille pour changer. Inébranlable, je restais fidèle à la mienne, sauf quand un peu de hasch opiacé croisait ma route, ce qui n'était pas souvent.

Quand je l'ai rencontré, Thorne était maître-assistant. Je suivais son cours, « Introduction à l'histoire de l'Europe moderne », non par choix mais parce qu'il était obligatoire. Thorne avait vingt-sept

ans, et il était aussi rigoriste qu'un Jeune-Turc. J'avais vingt et un ans, et la seule chose qui m'intéressait, c'était la défonce. Assise au fond de l'amphi, je regardais mon prof en me demandant comment je pouvais le coincer pour l'inviter à une hasch-partie. J'aimais l'idée de semer le désordre dans la vie d'un adulte. Thorne était plus vieux que moi et il avait un métier, ce qui en faisait à mes yeux un vrai citoyen. Il avait aussi une silhouette extrêmement agréable, un beau sourire et d'épais cheveux châains. Son attitude au cours strictement professionnelle et un peu condescendante me donnait la chair de poule.

J'employais les tours que les filles du lycée utilisaient pour déstabiliser le remplaçant de maths. Je regardais fixement sa braguette. Puis je reportais sur le reste de sa personne des yeux écarquillés et stuporeux. Sans résultat, je dois dire. En désespoir de cause, je me résolus à jouer la carte de l'admiration éperdue. Je me mis à sourire d'une façon que je croyais prometteuse et tentatrice.

Thorne, en fin de compte, était une proie plus facile qu'il n'y paraissait. Il n'attendait qu'une chose : que je ne fusse plus son élève pour me sauter dessus. Nous sommes donc sortis ensemble. Comme j'étais invariablement chargée, je ne me suis pas aperçue que je perdais le contrôle de la situation. Je ne cherchais qu'à m'amuser un peu. Thorne souhaitait se marier. Un après-midi paresseux, alors qu'un peu d'herbe de bonne qualité s'était présentée à moi, je sentis



qu'une personne sans ambitions ni but devait faire autre chose dans la vie que fumer de la marijuana, et que le mariage était une alternative possible. De plus, j'étais folle de Thorne.

Le jour de mon mariage, j'étais déchirée. Debout devant la glace dans ma robe de mariée, je regardais avec gourmandise le joint que j'avais à la main. Tu ne dois pas fumer un jour comme celui-ci, me dis-je en l'allumant. Si tu dois franchir le pas, c'est la dernière chose à faire, continuai-je en inhalant à fond.

Vous imaginez les difficultés d'approvisionnement qu'avait en ces temps sombres une jeune innocente, et les individus peu recommandables sur lesquels elle tombait. Ces types, sans conteste, préféraient vendre des drogues dures genre héroïne ou cocktail barbituriques-amphétamines. Ils étaient déconcertés par mes allures de petite étudiante sage en loden et mocassins. Au début, ils croyaient que j'appartenais à la brigade des stupés. Une fois habitués à moi, ils insistaient pour que je tende le bras et que je me shoote avec eux. Une offre que je déclinais. Les canaux par lesquels on remontait à ces individus étaient si ramifiés que lorsqu'on arrivait enfin à les trouver, on avait oublié où et comment on les avait trouvés la première fois. Au bout d'un certain temps, ils mouraient, ou disparaissaient, ou se faisaient prendre, et on était réduit à utiliser les services d'un lycéen boutonneux et hypernerveux qui, en période d'examens, vendait des amphets et un mélange d'herbes

maison qui vous laissait des bourdonnements d'oreilles et la migraine.

Bien entendu, je n'ai pas dit à Thorne que j'usais de cet hallucinogène doux mais illégal. Il eût été horrifié. Ou du moins, je me plaisais à le croire. Je me sentais, de ce fait, d'autant plus libre. Thorne s'occuperait de tout ce qui était ennuyeux, et moi, je planerais, décidai-je. Je fumais dès qu'il quittait la maison ou la pièce. Je fumais dans la voiture, aux waters, au grenier, dans les bois. Je remerciais le ciel de ce que Thorne, comme la plupart des enfants privilégiés, fût six mois par an affligé d'une rhinite allergique qui l'empêchait de sentir l'odeur du hasch dans la maison. Et bien sûr, il ne remarquait jamais que j'étais défoncée puisque je n'avais cessé de l'être depuis notre première rencontre.

Thorne m'emmena vivre à la campagne. Il avait été nommé dans un institut universitaire exclusivement masculin où, à mon sens, ne devait circuler aucune drogue. Qu'il pût me traîner dans un tel lieu était symptomatique de l'état de dépendance amoureuse dans lequel il m'avait mise. Cependant, en parcourant le campus des yeux, je notai immédiatement un certain nombre de regards un peu fixes, de gloussements niais et de sourires vagues. Il ne me fallut pas longtemps pour localiser mes frères de défonce.

En ces temps-là, on encourageait les professeurs à établir des « contacts constructifs » avec leurs étudiants. Détournant ce vocable

à mon profit, je prenais mes contacts par téléphone, échangeant les propos éminemment constructifs suivants :

- Salut, Kenny. J'appelle trop tôt ?

- Hey ! Wouah ! Non, Mrs. Speizer.

- Dites, Kenny, vous ne voulez pas m'appeler Ann, tout simplement ?

Je n'avais que trois ans de plus que Kenny mais être mariée à un membre du corps enseignant faisait automatiquement de moi une espèce différente.

- Wow ! Alors, je vous appellerai Mrs. Ann.

- Écoutez, Kenny. Pourrions-nous nous rencontrer aujourd'hui même ? J'ai à parler affaires avec vous.

- Tout de suite, Mrs. Ann. Je vous retrouve à six heures devant la supérette.

C'est ainsi que cela se passait à l'époque. On rencontrait son « fourgue » dans des endroits où on passait inaperçu, comme le supermarché. Il posait discrètement un petit paquet enveloppé de papier d'argent sur votre sac rempli de provisions, et vous lui glissiez l'argent. Il fallait un certain culot pour faire ça. De plus, l'administration de ces instituts universitaires était obsédée par l'idée que les garçons et les filles pouvaient coucher ensemble. Elle présumait que les garçons s'envoyaient en l'air avec les filles au physique ingrat de l'université la plus proche - quinze bons kilomètres - qui étaient

pourtant soumises à un strict couvre-feu. Ou que, faute de mieux, ils ne pensaient qu'à se ruer sur les épouses du campus. On pouvait diviser celles-ci en deux groupes : les mères de famille (trois enfants étaient la norme) enjouées et rouges de santé, dotées d'une maîtrise quelconque, de revenus personnels, de voitures étrangères et de dix ans de mariage ; ou les femmes plus âgées, dotées de cheveux gris, de grands fils, de vieux manteaux de fourrure et de station-wagons. Les femmes du second groupe buvaient trop de sherry aux réceptions et elles étaient très, très éteintes. Les deux espèces d'épouses jouaient au tennis et leurs intérieurs dégageaient cette puissante odeur d'encaustique mêlée à autre chose que mon dernier « contact », Lionel Browning, nommait « l'inévitable fumet WASP<sup>1</sup> ». Les deux espèces d'épouses considéraient les étudiants comme des animaux. Elles ne m'aimaient pas beaucoup non plus.

Il faut dire que j'avais une allure impossible : je portais de petites lunettes roses, des blue-jeans, des bottes bien cirées et des chemises d'homme. Le soir, j'arborais des jupes extrêmement courtes, anticipant la mode de deux ou trois ans. Je conduisais trop vite, je n'étais pas enceinte et j'adorais écouter le Top 40. J'inquiétais les épouses des membres du corps enseignant, sans doute parce que je savais des choses qu'elles ignoraient. À mon âge, elles avaient déjà produit

---

1. White Anglo-Saxon Protestant.



une petite Amanda ou un petit Jonathan, et elles étaient prêtes à mettre en route petit Jeremy ou petite Rachel. Elles portaient ce que portent d'ordinaire les femmes adultes, et elles donnaient des thés et des bridges. Dans la vie de ces femmes, le mot « drogue » désignait exclusivement ce qu'elles refilaient à leurs gosses quand ils étaient malades : un comprimé d'aspirine à croquer au goût d'orange. Elles ne battaient pas le campus en quête de quelqu'un pour les ravitailler.

Les épouses les plus âgées adoraient Thorne. Elles lui disaient : « Bonté divine, Thorne, est-ce qu'Ann n'a pas froid aux jambes avec ces petites jupes ? » et : « Bon sang, Thorne, j'ai vu Ann foncer en auto avec la radio à fond ! » Ces femmes n'avaient jamais rencontré quelqu'un comme moi ; mais des années plus tard, après quelques émeutes sur les campus, elles devraient se frotter à une masse de mes clones - autrement plus virulents et plus hostiles que moi. Ma position privilégiée entre le monde des étudiants et celui des professeurs me permettait de constater que les seconds détestaient les premiers ; comme les lourdes grilles du monde adulte ne s'étaient pas encore refermées sur eux, on les considérait comme des incapables dépourvus de tout droit.

On supposait que Thorne était marié à une fille à qui il ne fallait pas en promettre, mais personne ne savait exactement ce que recouvrait ce « en ». Cette ambiguïté plaisait à Thorne ; avoir une femme

trop voyante ne le gênait pas dans la mesure où elle n'avait jamais péché par inconduite et ne lui avait jamais fait de peine. Mais j'avais l'allure de quelqu'un qui *pouvait* se mal conduire, ce qui le ravissait en secret. Mon image n'était cependant pas pour moi une préoccupation majeure. En revanche, chercher à me procurer une herbe correcte en était une.

Trouver un fourgue sur le campus était une tâche pénible. Tout le monde était paranoïaque. J'avais de la chance de ne pas cumuler mes soucis et les ennuis d'argent - un petit héritage personnel me permettait d'entretenir gentiment mon penchant. J'étais une bonne cliente une fois que j'avais réussi à trouver un fournisseur - la plupart du temps un garçon furtif à face de rat. Ces jeunes qui, plus tard, passeront leur vie estudiantine à fumer allègrement joint sur joint dans les cinémas de banlieue étaient une espèce encore inconnue sur le campus. Leur apparition sera d'ailleurs pour nous, les clandestins, un vrai soulagement. Le fourgue de l'époque dont je parle était une espèce extrêmement volatile. Il se faisait virer de l'université ou il abandonnait ses études. Exceptionnellement, il obtenait sa licence. Résultat, je passais de main en main, un nombre indéterminé de garçons peu recommandables se refilant ma clientèle - par exemple le répugnant Steve, qui geignait et reniflait continuellement et vendait une herbe d'une qualité très médiocre. Steve finit par se faire virer, et un autre garçon déplaisant du nom de Lester

Katz me récupéra. Il était le coursier de Lionel Browning, or Lionel Browning était ce qu'il me fallait.

Lionel, qui permettait aux intimes de l'appeler Linnie, s'était contenté de bricoler durant ses trois premières années de fac. Puis, en dernière année, il avait percé ; après s'être ravitaillé pour son seul usage personnel, il fournissait maintenant une herbe de qualité à des camés de qualité - en nombre suffisant pour rendre son petit commerce lucratif. Le père de Lionel était cadre supérieur dans une société qui possédait des filiales à l'étranger. Lionel avait passé son enfance en Colombie, à Hong Kong et à la Barbade, trois lieux célèbres pour l'excellence de leur cannabis. Sa présence à la fac était discrète. Il habitait en dehors du campus et, à part mon mari dont il était l'étudiant préféré, il ne fréquentait presque personne. Personnellement, je ne l'avais jamais vu ; il me faisait livrer la marchandise par Lester, accompagnée d'un message oral cérémonieux du type : « Mr. Browning espère que vous apprécierez cet échantillon. » Ça tuait Lester de devoir appeler Lionel « Monsieur », et, à en croire Lester, ça tuait Lionel que la femme du professeur Speizer fût une camée aussi enthousiaste. Quand le petit rat me rapporta ce commentaire, je plongeai mes yeux dans ses yeux en boutons de bottines en me disant que j'avais intérêt à rencontrer personnellement ce Lionel Browning. En effet, il aurait pu avoir l'intention de me faire chanter. Ou, au mieux, se révéler un horrible faux-jeton capable de

s'approcher furtivement de son professeur préféré après le cours et de lui glisser : « Soyez tranquille, monsieur, cette drogue que j'ai fournie à votre femme est de premier ordre. »

Lionel vivait en ville, dans une maison à charpente de bois. Sur le campus même, les chambres d'étudiants étaient très luxueuses - des suites avec cheminées et fenêtres à petits carreaux. Mais les types qui vivaient hors campus se considéraient comme le haut du panier. Soit ils prenaient des drogues, soit ils voulaient baiser tranquillement, soit ils étaient des grosses têtes qui ne supportaient leurs camarades qu'à doses infinitésimales.

Lionel habitait au dernier étage. J'avais, bien sûr, pris rendez-vous avec lui. En montant l'escalier, je me disais qu'il était probablement le calibre au-dessus - mais tout juste - de ces avortons peu attrayants qui m'avaient fournie jusqu'alors. Je fus surprise en le voyant. En fait, il me ressemblait un peu. Il était blond, grand, et délicatement charpenté ; il portait un blue-jean, des mocassins à glands, une chemise blanche et un pull bleu - la réplique presque parfaite de ce que moi je portais. Avec un beau sourire un peu asymétrique il m'offrit un joint, et je sus que, pour une fois, j'avais trouvé ce que je cherchais.

Lionel ne plaisantait pas. Il avait des briques, de la taille du magazine *Survey of English Literature*, des briques de marijuana enve-



loppées d'une feuille de plastique noir scotchée de noir. Sous un de ces emballages, apparut un pain rectangulaire d'une herbe voluptueusement humide d'un brun vert mordoré - un spectacle grisant. Par la suite, ce fut toujours un plaisir pour moi d'aider Linnie à purifier cette belle came. On étalait des journaux au sol et on la vidait dans un tamis au réseau peu serré. Le résidu de cette opération, Linnie le vendait à ceux qu'il appelait la lie.

Il entendait par là presque tout le monde sur le campus. La crème, c'était les gens qu'il aimait bien. Sa propre famille, il la définissait comme une espèce végétale à la limite du minéral, comme en produit le sol lunaire. Ils étaient quatre enfants, tous blonds, chacun doté d'un surnom : Leopold (Leafy), Lionel (Linnie), Mary Louise (Mally), et Barbara (Bumpy, ou Bumps). Sa famille et la pensée de leurs joyeuses sorties familiales, de leurs joviales traditions familiales le rendaient fou. Pour l'oublier, il planait aussi souvent que possible, ce qui était très souvent.

En matière de dope, tout dépend sur quoi on met la main au tout début. J'y ai tâté la première fois à Paris, l'été avant d'aller à l'université. J'étais passée voir les fils charmants d'amis de mes parents, et ce sont eux qui m'ont branchée. On m'avait envoyée là-bas pour élargir mes horizons culturels et parfaire mon français. Objectif atteint puisque j'y ai appris à dire : « Oui, ce kif africain est absolument divin. En avez-vous encore ? Il m'en faudrait beaucoup,

cette fois-ci. Disons le contenu d'une boîte d'allumettes. C'est combien ? »

Les charmants garçons que j'étais passée voir revenaient tout juste d'Espagne. Consommateurs monstres, ils possédaient des stocks monstres. Ils étaient heureux, métaphoriquement parlant, de mettre leurs patoches sur une ardoise vierge - moi, en l'occurrence, sujet réceptif s'il en est. Le hasch, me dirent-ils, aide formidablement si on veut faire des expériences mentales amusantes. Il induit des pensées originales et des intuitions brillantes. Il libère l'esprit, abolit les censures et nous rapproche ainsi de l'état naturel - l'esprit à l'état « naturel » étant totalement ouvert à l'absurdité du monde. Il sollicite tous les sens et donne une saveur particulière à la musique. Bref, il vaut la peine d'être essayé. Complètement défoncés, on allait au cinéma et écouter du jazz ; ou bien on restait chez eux à discuter des heures entières - ou quelques minutes, la durée étant la chose au monde la plus difficile à évaluer quand on plane. C'était plus amusant que tout ce que j'avais pu imaginer ; aussi, quand j'ai entamé ma première année de fac, eus-je un choc en découvrant mes frères de défonce. Mes frères de défonce étaient mornes, lointains, inexpressifs - comment pouvait-on planer muet ? - et absolument pas drôles. C'est pourquoi, jusqu'à ma rencontre avec Lionel, je fumais seule.

Je découvris en Lionel mon alter ego. Tout naturellement.

Défoncés, nous étions deux paires d'yeux et un seul cerveau. Nous étions tout simplement faits pour planer ensemble. Nous avions exactement la même approche de notre chère substance. Nous aimions allumer un joint et parcourir ensemble un paysage mental et explorer les visions qu'il pouvait susciter en nous. Souvent, avec la même fascination qu'on regarde la télévision, nous regardions ce que nous appelions le *Jill and Bill Show*. C'est ainsi que nous définissions la vie d'un couple marié de nos relations, Jill et Bill Benson. Jill et Bill vivaient hors du campus, faisaient leur propre pain, leur propre confiture et leurs bougies, et ils se tricotaient mutuellement des pull-overs. Tous deux étaient extrêmement riches et aimaient donner des réceptions où ils servaient d'horribles hors-d'œuvre maison et un vin ordinaire imbuvable. Linnie et moi avions composé à leur intention une comédie musicale intitulée *C'est simple ! Grâce à mes fonds de sociétés*. Nous avons surtout travaillé la première scène : Jill et Bill sont dans la cuisine de leur horrible appartement. Jill tricote. Bill remue une bassine de confiture. Un groupe d'étudiants ordinaires passe devant leur fenêtre ouverte. « Jill et Bill, disent-ils, comment faites-vous pour mener une vie aussi cool, aussi sensass, aussi proche de la terre ? »

Jill et Bill, en se tenant par la main, venaient se placer au centre de la scène et roucoulaient d'une seule voix : « C'est simple ! Grâce à mes fonds de sociétés. » Puis le chœur reprenait ce refrain. Une

conversation que Jill avait eue avec Linnie à la cafétéria était à l'origine de notre *Jill and Bill Show*. Jill avait confessé à Linnie qu'elle n'avait que « de modestes fonds en fidéicommis ».

Jill et Bill semblaient cependant, d'une certaine façon, vivre des temps difficiles. On les avait vus se chamailler. On avait vu Jill en larmes à la supérette. Ils semblaient malheureux. Jill était partie seule faire du ski. Personnellement, je n'avais aucune patience avec Jill et Bill. J'étais convaincue qu'avec tout cet argent, ils auraient dû acheter des pulls tricotés à la machine et servir des confitures mangeables achetées chez l'épicier. Bien plus, je trouvais qu'ils cultivaient un misérabilisme suspect en vivant là où ils vivaient au lieu d'acquérir une de ces propriétés enchantées dont la campagne pullulait. L'acquisition d'une maison de campagne devint notre cri de ralliement - la réponse à tous les problèmes de Jill et Bill.

- Oui, mais quelle est la nature de leurs problèmes ? se demandait tout haut Linnie en roulant un joint colossal.

- Ils sont tous deux petits et noirs. C'est sans doute ça, dis-je. Je tirai une bouffée monstre propre à lever toutes mes inhibitions.

- La nuit, ils doivent se voir tels qu'ils sont, et le matin, ils sont trop déprimés pour pouvoir entretenir des rapports « positifs ». Qu'en penses-tu ?

- Je crois que Jill et Bill sont une sorte de végétal à fibres enche-



vêtrées, dit Linnie. Je pense qu'une fois au lit, ils comprennent qu'ils ressemblent à ce truc dont on fait les paillassons. À l'évidence, cela a un effet débilisant sur eux. Ça doit être ça qui cloche. Qu'en penses-tu, Mrs. Ann ?

- Une maison de campagne, dis-je. Il faut qu'ils achètent une maison de campagne avant qu'il soit trop tard.

Ce fut le début de notre courrier du cœur imaginaire, *Ask Mrs. Ann*, dont j'étais censée tenir la rubrique. Je devais répondre à toutes les questions qu'on pouvait se poser à propos de ces pauvres Jill et Bill, qu'on plaçait dans les situations les plus pathétiques. Mais aussi bien Linnie que moi-même pouvions jouer le rôle de Mrs. Ann. L'un d'entre nous disait par exemple : « Répondez à ceci, Mrs. Ann : Jill et Bill viennent d'avoir un bébé. Ce bébé est noir, ce qui est bizarre vu que ni le père ni la mère ne le sont. Naturellement, cela cause un certain trouble dans le ménage. Ils ne comprennent tout simplement pas comment cela est arrivé. En plus, le bébé a les pieds palmés et des nageoires, que Jill trouve attendrissants. Bill, moins. Dans l'intervalle, Jill a acheté un mouton et un métier à tisser. C'était son rêve de gamine de tisser la laine de son propre mouton. Mais le mouton devient fou furieux et mord Bill. Dans la mêlée qui s'ensuit, le métier à tisser s'effondre, disloquant l'épaule de Jill. Dans l'intervalle, à l'hôpital où on lui a posé quarante points de suture à la cuisse, Bill s'entend dire qu'on doit lui enlever les amygdales. En

sortant du bloc, il découvre avec horreur qu'on l'a amputé du bras gauche - or il est gaucher. Jill est d'avis qu'ils doivent attaquer le chirurgien. Mais Bill découvre à sa grande surprise qu'il a signé l'autorisation d'amputation avant d'être opéré. Comment cela a-t-il pu se produire, il n'en a pas la moindre idée. Cette terrible erreur a au moins un aspect positif : à l'hôpital, en remettant en place l'épaule disloquée de Jill - dont le nom de jeune fille est Michaelson -, on diagnostique chez elle une maladie très rare nommée le "syndrome de Michaelson", qui affecte tous les membres de sa famille. Ce syndrome transforme le cerveau en quelque chose qui ressemble à de la purée d'épinards. À trente ans, elle aura tout oublié de ces catastrophes à répétition survenues dans leur vie car elle aura régressé à un stade primaire qui la poussera à jeter ses propres excréments à la tête de tout le monde. Que doit faire le couple dans une telle situation ? »

Le remède de Mrs. Ann ? « C'est simple ! Acheter une maison de campagne. » Nous passions des heures à élaborer de nouveaux scénarios catastrophe autour de Jill et Bill. Comme le savent tous les utilisateurs, même occasionnels, de marijuana, celle-ci fausse la notion du temps. Une chanson de rock-and-roll semble durer une heure quand le mouvement d'une symphonie est avalé en quinze secondes. Pour moi, le temps avait une forme - allongée et sinueuse comme une écharpe de mousseline flottant à la surface d'un

immense toboggan d'eau ; ou oblongue et glissante comme un ballon de football américain enduit de graisse et insaisissable. Je rentrais tard chez moi en oubliant complètement de faire les courses. Puisque j'avais librement choisi de devenir la ménagère attitrée de Thorne, il avait toutes les raisons de se mettre en colère contre moi. Mon problème, croyait-il, venait de ce que j'avais une aventure.

Avouer à son mari qu'on couche avec un autre homme est une chose. Mais lui avouer que depuis votre première rencontre, vous êtes sous l'influence d'une substance, aussi douce soit-elle, qui altère le cerveau en est une autre, autrement plus délicate. Confesser qu'on a passé un après-midi ou deux dans les bras d'un amant n'est rien en comparaison. Rien !

Que devais-je faire ? Apparemment, mon seul talent dans la vie consistait à planer. Cela, je savais le faire comme personne. Officiellement - puisque tout le monde est censé avoir un talent quelconque - j'étais censée avoir un don pour le dessin. Chaque jour, je montais au grenier, j'allumais un joint et je remplissais maniaquement une grande feuille de papier à dessin blanche de minuscules gribouillages noirs. Cela n'était pas mon idée d'une occupation sérieuse. Ce n'était même pas mon idée d'un passe-temps. Bien sûr, tout le monde sait que dessiner quand on est défoncé est toujours amusant, mais cela ne me rendait que plus évidente ma vraie vocation : planer, et rien d'autre.

Ainsi, quand le dîner était servi en retard, ou quand moi je rentrais en retard, quand j'avais oublié de faire quelque chose que j'avais promis de faire, Thorne se montrait agacé, mais il se gardait bien de me faire une scène. Après tout, être potentiellement dangereuse faisait partie de mes attributions. À bien des égards, Thorne me maniait avec précaution, comme si j'étais une bombe à retardement qui risquait de lui exploser à la figure. Il ne voulait pas tenter le sort, le pauvre chéri, car il était fou de moi et craignait que je disparaisse s'il me poussait à bout. C'était la façon dont s'équilibraient les plateaux de la balance dans notre mariage. Quand je voyais qu'il allait exploser, je le regardais avec une flamme dangereuse dans le regard, ou je le faisais rire, ce qui était l'une de mes fonctions. L'autre était de me tenir correctement en public.

Comme j'étais constamment défoncée, je tentais en toute situation de me conduire comme la reine Victoria. Ce qui me faisait probablement passer pour légèrement fêlée. Dans l'exercice de mes fonctions officielles, j'étais souriante et muette - personne ne savait que j'étais bavarde comme une pie dans l'intimité. Sur le campus, la forme de mondanité la plus répandue était le dîner. Je les trouvais toujours très drôles - évidemment, dans mon état, lugubre ou drôle, je ne faisais pas la différence. Thorne les trouvait très ennuyeux, et, en situation, je faisais tout pour le dérider. Si on était assis l'un à côté de l'autre à table, je souriais à la personne placée en face de



moi tout en faisant à Thorne des choses sous la table. À ces réceptions, j'avais tendance à sourire beaucoup. Cela troublait Thorne. Sous son aménité de circonstance, je percevais une grimace suppliante - « Mon Dieu, faites qu'elle ne dise pas ce qu'elle m'a dit hier à la maison », semblait-il penser. Ce que j'avais dit dans l'intimité ? Par exemple que, pour son anniversaire, on devrait envoyer au recteur un prostitué mâle travesti - noir, bien entendu. Ou que je croyais que le professeur X volait des vêtements de femme dans une laverie automatique de la ville, et qu'il arpentait les rues la nuit vêtu d'une blouse de ménagère à petites fleurs. Ou que je savais pourquoi il ne fallait pas laisser le professeur Y seul avec son propre petit garçon de trois ans. Et autres horreurs... Mais en public, j'étais sage comme une image, me contentant de lancer de temps à autre à Thorne un regard qui le faisait frissonner - juste pour le stimuler.

Une seule fois, il m'est arrivé de parler - je veux dire, d'émettre autre chose qu'un ronronnement indistinct et approbateur. Nous étions invités chez le directeur de l'unité de formation et de recherche. C'était un dîner très formel et exceptionnellement ennuyeux malgré le triple verre Securit de marijuana dont j'avais pris soin de m'entourer. Thorne avait l'air d'un homme qui se noie. Moi, une certaine envie commençait à me démanger. Quand je n'y tins plus, je m'excusai pour aller aux toilettes où j'allumai le joint monstrueux que j'avais dans mon sac ; j'en tirai quelques bouffées.

C'était le superbe cannabis colombien de Lionel, d'une efficacité sans égale. En redescendant, je me sentais extrêmement brillante. La femme du directeur était en train de parler de sa nièce, Allison, une cavalière accomplie. Le mot « cheval » fit tilt, car il évoquait un flash que j'avais eu précédemment. J'avais quelque chose à dire à ce propos. Comme je n'ouvrais jamais la bouche - ou presque - tout le monde se tut pour m'écouter.

- La relation spatiale de l'homme avec le cheval est l'une des plus déroutantes et trompeuses qui soit, m'entendis-je dire. Un cheval, ou bien on est assis dessus, ou bien on est couché dessous - après la chute ; il est donc impossible d'évaluer sa taille par rapport à l'homme. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il en va de même s'agissant de la voûte d'une cathédrale, lançai-je avec force. Il s'agit là d'un rapport spatial d'une tout autre nature.

Je me tus. Il y eut un long silence. Je méditais sur ce que je venais de dire, qui me paraissait être plus intéressant que tout ce qui s'était dit jusqu'alors. Thorne avait les yeux qui lui sortaient de la tête. Personne ne pipait mot ni ne mangeait. Embrassant la table d'un regard circulaire, je fis à l'assemblée un sourire suave que je n'adressais à personne en particulier, et retournai à mon dîner.

La maîtresse de maison finit par dire :

- Très intéressant, Ann.

La conversation reprit, ou plutôt, un ruban sonore qui se dérou-

lait au-dessus de ma tête et ne m'empêchait nullement de dialoguer avec moi-même, sans interruptions extérieures intempestives.

Plus tard, une fois chez nous, Thorne me demanda :

- Qu'est-ce que c'était que ce charabia, à table, sur le cheval et l'homme ?

- Si c'était du charabia, je le pensais sincèrement, répondis-je gravement.

L'avantage, quand on est constamment défoncée, c'est que la vie défile sans fin devant vos yeux, comme les poteaux télégraphiques sur l'autoroute. Comme on n'a aucun projet précis, on a l'impression, si tout va bien, que rien ne changera jamais, ou, si tout va mal, que cela finira un jour par s'arranger.

Un seul regard sur le campus ne suscitait pas, chez la tendre et jeune épouse que j'étais, des visions d'avenir très roses. Il était clair que ceux qui s'amusaient n'étaient pas les adultes. Thorne et moi, de tous les membres du corps enseignant, étions le couple le plus jeune. Un poste d'observation idéal - pour moi, du moins. Les couples un peu plus âgés que nous avaient des voitures à bout de souffle, des enfants malades et des dettes. Ou, s'ils n'avaient pas ces soucis, ils avaient une fortune personnelle et ils devenaient poseurs. Quelques années plus tard, on les surprenait en train d'embrasser

l'épouse, ou l'époux des autres dans les cocktails. Ou pire, on les découvrait sous une pile de manteaux occupés à se consoler mutuellement d'être mal assorti à son (ou sa) légitime, dans la chambre des maîtres de maison au réveillon du jour de l'an. Beaucoup, beaucoup plus tard, après une vie de dissensions conjugales, on les voyait se prodiguer l'affection bourrue qu'ont l'un pour l'autre deux anciens combattants qui ont fait la guerre ensemble.

Certains mariages ne semblaient tenir qu'avec deux cure-dents pour toutes béquilles. Dans d'autres, la femme était présente mais dépourvue de fonctions, comme un organe atrophié. Alors le mari, fatigué nerveusement par son double rôle de père et de substitut de mère auprès des petits Émilie, Matthew et Thabita, combiné à la lourde charge d'enseignant, craquait : il avait une aventure à Boston avec une étudiante fraîchement diplômée qu'il ne pouvait voir qu'un week-end sur deux.

L'idée que Thorne et moi pourrions devenir comme ces gens me terrifiait au point que je n'avais d'autre choix que de me défoncer au plus vite. Quelque chose m'arriverait, ou rien ne m'arriverait, me disais-je. En tout cas, mieux valait oublier le temps en dérivant en compagnie de Lionel Browning, un type bien et un camé superbe pour lequel, sexuellement parlant, je n'éprouvais pas une once d'attirance. Le parfait copain. Était-ce là tromper Thorne ? me demandai-je. Oui, en quelque sorte, admis-je, dans la mesure où il

ne savait pas que je passais presque tout mon temps avec Linnie. Mais d'autre part, Linnie obtiendrait bientôt sa licence, et il me fallait, si j'ose dire, en tirer profit tant qu'il était là.

Au printemps, Thorne partit assister au congrès de la *Historical Society* et je partis pour Boston avec Linnie, qui comptait s'y fournir - une aventure dont la perspective me ravissait. La vie ne m'en réservera pas beaucoup de la sorte, me disais-je. La pureté de mon amitié avec Linnie n'était jamais entachée par la pensée des innombrables motels qui bordaient la route jusqu'à Boston. Notre mission n'avait rien à voir avec le sexe.

On rendit visite à un dealer nommé Marv Fenrich (oncle Marv, comme il tenait à être appelé), qui était une sorte de légende. La légende voulait que ce type, jadis brillant, fût réduit à vendre de l'herbe aux étudiants du fait de l'abus qu'il avait fait du speed - un produit qui avait transformé sa cervelle en crème à raser, disait-on. À plusieurs reprises, il avait tenté de fourguer des amphétamines à Linnie, qui avait toujours refusé. Le mélange dit « cocktail spécial examens de l'oncle Marv », un mélange de 5 mg de Dexamyls, de 10 mg de Benzédrine et de quelque chose qu'il nommait « l'amphétamine football », laissait mon ami de glace. Tout comme la mescaline proposée : « Comment, tu n'as pas essayé la mescaline sur le campus ? Un truc pas mal du tout. Peut-être destiné aux gens sans imagination, mais il faut être réaliste, pour ceux-là, un laboratoire



pharmaceutique suisse trouvera toujours la parade : il leur fournira de l'imagination en comprimés. C'est pas beau, ce que la science moderne peut faire pour vous ? Laisse-moi te dire une chose : ce truc va faire un malheur. L'oncle Marv va se faire un maximum de shekels avec dès qu'il aura mis au point la formule. L'oncle Marv te le dit : les rues de Boston et de Cambridge, Massachusetts, vont grouiller de petits garçons et de petites filles en hyperventilation qui auront des visions. Mais attends : tu vois cet acide lysergique ? Pas mal non plus. Dieu bénisse les Suisses. Maintenant, Linnie... » Il farfouilla dans divers tiroirs. « Que dis-tu de ces petites pilules rouges, hein ? Elles sont idéales pour se calmer après les examens. Personnellement, je trouve qu'elles s'imposent après l'abus de speed, et crois-moi, je sais ce que je dis. Ça te calme, ça tire le serpent hors de ton organisme. L'oncle Marv aime beaucoup ces sublimes petites pilules rouges. » Il fit une pause et me jeta un regard froid. Même à ses yeux de fou furieux, il était clair que j'ignorais totalement de quoi il parlait. « Seconal, dit-il. J'aime les gens qui avalent ces petits rouges : ce sont des humains authentiques, des gens qui n'ont pas peur d'avouer qu'ils sont *très, très nerveux*. T'en veux, Linnie ? Bon, d'accord, c'est non. Mais toi et cette authentique petite étudiante n'êtes pas ici pour faire la conversation avec l'oncle Marv. Vous êtes ici pour le business. Du hasch pour Linnie, et plein de shekels pour l'oncle Marv. Bon, Linnie : le hasch que je veux te faire essayer est

sublissime. Toi et cette authentique petite étudiante, vous allez me le goûter sur-le-champ. C'est de l'herbe colombienne de premier ordre. La classe colombienne : regarde-moi cette beauté... Ah, au fait, j'ai aussi des tranquillisants pour chevaux. Ça t'intéresse ? Plus que sublissime. T'en prends un et tu te retrouves par terre, tout gémissant ; ce que tu veux, c'est de l'aide et de l'amour. L'oncle Marv aime beaucoup ces nouvelles pilules. Il les trouve très intéressantes. »

Il nettoya de la manche un coin de table de cuisine et se mit à rouler plusieurs joints absolument parfaits. C'était une herbe extrêmement sublime et Linnie en acheta un kilo.

« Tu verras, Linnie, tu m'en remercieras. Je ne te vends que du premier choix. » Linnie paya et l'oncle Marv nous offrit à chacun un comprimé de Benzédrine. Pour la route.

Quand Thorne revint de son congrès, le couperet jusqu'alors délicatement posé sur ma nuque tomba brusquement. Ce moment marqua la fin de mon ancienne vie et le début de la nouvelle. Thorne m'avait appelée toute une nuit de Chicago et je n'étais pas là.

- Tu couches avec Lionel Browning, m'assura-t-il.
- Je n'ai jamais posé la main sur lui, affirmai-je.
- Voilà une locution intéressante, Ann. Tu restes simplement étendue là et c'est lui qui te tripote de ses mains sales de petit étudiant ?

- Exact, dis-je. J'avais le pain et le couteau. Je suis souvent étendue là, comme tu dis, et je laisse pratiquement toute l'université passer ses mains sales sur ma personne. Souvent en présence des membres du corps enseignant, tels que ton collègue Jack Sacks. J'invite parfois la femme du directeur de l'unité de recherche : je la laisse, elle aussi, me tripoter.

L'effet du joint merveilleux que j'avais fumé une demi-heure auparavant commençait à se dissiper. J'avais un début de migraine et une forte odeur de lavande dans les narines. Je gardais mon herbe dans mon tiroir à culottes, où j'avais éparpillé des sachets de cette fleur. Mon tiroir à chaussettes n'était pas parfumé, et j'y avais planqué un petit paquet de hasch africain que je mourais d'envie d'essayer. La vision de mon avenir me déprimait : j'approchais de la cinquantaine. J'avais de grands enfants. J'allais chez le coiffeur dont je ressortais crêpée à mort. J'apportais ma contribution à quelque œuvre de charité. Je portais une robe en tricot, comme la femme du recteur de l'université. Et, frénétique, j'appelais de toutes les cabines du comté tel ou tel boutonneux exerçant son commerce sur le campus : « Allô ? Kenny ? Steve ? Brian ? C'est Mrs. Speizer. Vous avez quelque chose pour moi ? »

À un stade à peine plus avancé, je ne me souciais même plus d'aller chez le coiffeur. J'étais installée dans la ménopause, mais toujours accro. Je m'enfermais dans les toilettes pour allumer un

joint. Thorne avait été nommé directeur de son département dans une quelconque université. Je lui prêtais une voix et un style télégraphique qui n'étaient pas les siens.

« Mon épouse dit des choses bizarres. Me demande où elle va chercher tout ça. Elle sort à des heures indues et engage de drôles de zigs pour tondre la pelouse. Me demande où elle les trouve. »

De fait, je n'avais jamais eu de pensée plus déprimante. Quand on plane sans redescendre, on ne se demande jamais ce que la vie vous réserve. Un gros joint m'attendait dans la poche de ma veste. Je mourais d'envie de le fumer. Quelque part près de moi, rôdait la vie adulte. Je pouvais sentir son souffle sur mon cou. Une femme de professeur fume constamment du haschich. Elle a besoin d'un psychiatre. Il faut qu'elle grandisse. Qu'elle comprenne pourquoi elle n'est pas comme les autres, pourquoi elle refuse d'entrer dans le monde des adultes. Et ainsi de suite... Et Thorne... Beaucoup de sympathie pour Thorne. Par exemple, la femme du directeur de l'unité de recherche : « Cher Thorne, mon pauvre petit ! Tout seul dans cette maison avec cette droguée ! Quand on aura fait une piqûre de tranquillisants à Ann, pourquoi ne pas venir dîner chez nous ? Il y aura ma charmante nièce Allison, et quand on aura interné Ann d'office à l'hôpital psychiatrique, pourquoi ne pas établir avec Allison une relation adulte et constructive ? »

Ce qui sépare les enfants des adultes, c'est que les premiers sont

clairs. Ils résument la situation en terme de « eux ou nous » ; dans leur sagesse, ils savent que les adultes sont des traîtres : ce sont des enfants qui ont grandi et qui pactisent avec leur nouvel état. Dans un flash, j'eus deux images terribles devant les yeux : un cheval sauvage - la vie - ruait et me fracassait la tête ; une vitre - ma vie - était entre les mains d'un maladroit nerveux qui la laissait tomber et elle se brisait en un million d'éclats. Qu'allais-je devenir ? Soudain, je pris mon courage à deux mains.

- Thorne, dis-je. Je fume sans arrêt de la marijuana. J'ai toujours fumé. Que dis-tu de ça ?

- Sans... arrêt ? balbutia Thorne.

- Thorne, poursuivis-je, j'étais défoncée le jour où tu as posé les yeux sur moi. Et je le suis encore à l'instant même.

Il me regarda.

- Tu veux dire que tu venais défoncée à mon cours ? Et que tu l'es encore maintenant ?

- Oui. J'étais défoncée à ton cours et je suis défoncée maintenant, mais pas autant que je le souhaiterais. Je vais donc sortir ce gros joint de ma poche, l'allumer et le partager avec toi.

Il semblait sonné. Il me dit d'une voix étranglée :

- Ann, tu risques la prison. On peut te planter avec cette herbe.

- Une locution intéressante, Thorne.

Il avait repris son air normal. Mieux, il semblait intéressé. Folle



de joie, je me dis que je pouvais aisément changer la vie de mon mari en lui faisant sauter le pas.

- Prends ça et avale la fumée, dis-je.

- Oui, mais comment, puisque je ne fume pas ?

- Force-toi. Vas-y, et prends garde au gaspillage : retiens-toi d'exhaler.

- Combien de temps ?

- Oh, environ une demi-heure.

Il tira plusieurs bouffées avec succès. Peu après, il planait comme un cerf-volant.

- Wow ! dit-il. Une substance intéressante. J'ai l'impression d'être planté là depuis des siècles. J'ai les mains froides et la bouche sèche. Ce sont les symptômes habituels ?

Thorne erra une heure d'une pièce à l'autre en me commentant ses visions. Nous passions un moment merveilleux. Il finit par s'asseoir.

- Tu étais défoncée le jour de notre mariage ? demanda-t-il.

- Je crains que oui.

- Et pendant notre lune de miel ?

- J'en ai peur.

- Je vois. En somme, tu l'es tout le temps.

Je dis que je l'étais plus ou moins, plutôt plus.

- En d'autres termes, puisque tu l'es tout le temps, tu ignores totalement ce que c'est qu'être avec moi quand tu ne l'es pas.

Cela me semblait vaguement boiteux, mais logique. Je le lui dis.

- C'est terrible, Ann. Ce n'est pas normal. Bien sûr, ce truc est intéressant et tout... mais tu ne peux pas vivre défoncée en permanence.

- Pourtant, je le peux, dis-je.

- Oui. Mais il y a quelque chose qui cloche. Qui cloche terriblement, même. Tu ne crois pas ?

- En fait, non.

- Mais, Ann, ce que tu vis n'est pas la réalité. Tu n'as jamais perçu la réalité normale. Depuis combien de temps n'as-tu pas perçu la réalité normale, Ann ?

- Mais ce que nous vivons ici est la réalité normale, idiot.

- Oui, bon... Ce que je veux dire, c'est qu'il doit y avoir une raison pour décider que c'est anormal d'être tout le temps défoncé.

- Il y en a peut-être une, mais je ne la vois pas. De plus, regarde-toi : tu es enchanté de ton expérience.

- On ne peut pas le nier.

- On ne peut pas ne pas le nier - si on est malhonnête.

- Quoi ? Le fait est que si tu as toujours été défoncée, nous ne nous connaissons pas.

- Le connaissable est très relatif, dis-je, impatiente de monter dans ma chambre pour y prendre mon haschich africain.

- Un point intéressant, dit Thorne. Le connaissable est relatif, admettons. Mais peut-être que ce non-établi, cet aspect ouvert des choses obscurcit une lumière intrinsèque, un absolu du connaissable. En d'autres mots, peut-être que la lumière obscurcit la lumière, si tu vois ce que je veux dire.

Je voyais. Je regardai mon mari avec affection, comprenant qu'il avait des possibilités que je ne soupçonnais pas.

- Et ta liaison avec Lionel Browning, demanda Thorne. Est-elle du domaine du connaissable ?

- Oui, dis-je. Lionel me procure la substance dont les effets te semblent intéressants. Et c'est tout. Tu vois ?

- Je vois. En d'autres termes, vous passez des heures assis ensemble à planer ?

- Oh, il nous arrive aussi de planer debout.

- Et moi, en tant que professeur, je ne peux pas me joindre à vous car ce serait contraire à ma dignité. C'est ça ?

- C'est ça.

- Bon. Eh bien, en l'honneur de Lionel et dans l'intérêt de nos futurs débats philosophiques, prépare-nous encore un peu de ce truc, tu veux bien ?

- C'est une excellente idée, dis-je.

- Bon..., dit Thorne en s'étalant sur le canapé. Faisons un pas de plus dans la direction qui nous intéresse. Tâtons le terrain du pied...

- Tu veux dire, prenons tranquillement notre pied ?

- Une locution intéressante. Non, plus sérieusement, examinons les rapports entre le pas et le pied. Le pas est la province du pied, sans lequel il n'y a pas de pas. C'est le corps qui porte le pied, mais c'est le pied qui exécute cette action qu'est le pas. Donc le pas est au pied ce que le bébé est à sa mère. Donc on peut donc dire que le pied est la mère du pas, ou plutôt, que le pas est le bébé potentiel du pied.

Je considérai un long moment cette proposition.

- Dis-moi, Ann, où est ce truc que tu devais nous préparer ?

- C'est illégal, Thorne. On pourrait aller en prison rien que pour en détenir dans cette pièce.

- Si tu en as, va le chercher.

Je redescendis un sac de l'herbe de Linnie - du premier choix - et mon morceau de hasch. Avec notre meilleur couteau de cuisine, je grattai des copeaux du second sur une dose préparée de la première. Puis je roulai un joint. Je roulais magnifiquement. Thorne était impressionné par mon habileté.

- Tu fais ça bien, dis donc.

- J'ai des années d'expérience. Maintenant, Thorne, je voudrais

savoir une chose : pourquoi ne m'as-tu jamais dit que Lionel et moi nous ressemblions ?

- Parce que vous ne vous ressemblez pas. Vous portez seulement les mêmes mocassins.

- Nous pourrions être deux jumeaux monozygotes, insistai-je.

- Ann, cette substance qui altère les facultés intellectuelles a altéré tes facultés intellectuelles : vous ne vous ressemblez pas. Bon, tu vas rouler ces trucs toute la nuit ? Ou on va enfin pouvoir les fumer ?

Le problème avec l'Histoire c'est que la plupart des gens la vivent sans jamais savoir quel moment est d'une importance potentielle capitale. Moi, en passant le joint à mon mari, je me suis dit : une ère nouvelle s'ouvre devant nous. La décennie était encore jeune, et tout pouvait arriver. À quelle autre époque une gentille petite jeune femme aurait-elle pu passer une cigarette de marijuana à un (relativement) vieux mari collet monté ?

En ces temps-là, les fumeurs de hasch adoraient essayer de repérer leurs compagnons de vice. Chacun avait sa liste de suspects, et William Blake figurait sur chacune d'entre elles. Le poète anglais Gerald Manley Hopkins figurait sur celle de Linnie. Cela l'amusait énormément d'imaginer ce père jésuite tirant sur son joint tout en écrivant des vers nerveux. Pour ma part, j'imaginai mal quelqu'un ne se droguant pas écrire ces poèmes.



Je contemplais le visage de Thorne, son air légèrement béat, en me disant que j'avais réussi quelque chose. Parvenir à le défoncer n'était pas un mince succès.

- Alors, qu'est-ce que tu en penses ? demandai-je.

- Ça produit une forme étrange et extrêmement séduisante d'énergie cérébrale.

- Oui. Merveilleux, non ?

- Ça produit une excitation intellectuelle malsaine, dit Thorne.

Je fus soudain remplie d'optimisme et d'espoir pour notre avenir.

- Oh, Thorne, dis-je avec ravissement, on s'amuse, non ?

Un commentaire, comme Thorne me le fera fréquemment remarquer, qui pouvait fort bien être le slogan des années à venir.

*Cette nouvelle a paru sous le titre original « The Achieve of the Mastery Thing »  
© 1981 by Laurie Colwin.*

## Une fille dangereuse

Certains disent que je prends des manies de vieux prof, mais mes amis savent que je mène une vie discrète, réglée, et nullement triste. Je fais faire mes costumes sur mesure par un tailleur viennois, un exilé de longue date établi à Washington Heights. Le tissu - toujours gris, noir ou bleu - vient d'une bonne maison parisienne à qui je passe directement commande. Après Princeton, j'ai fait Heidelberg, puis la Sorbonne. J'ai aujourd'hui vingt-neuf ans et je vis à New York.

L'appartement que j'habite me vient d'un professeur d'humanités de Barnard, une vieille fille sans famille très liée à Alden Marshall, l'universitaire pour qui je travaille. Nous prenions souvent

le thé ensemble le dimanche après-midi et, une fois, elle m'a dit qu'elle me considérait comme son fils. Après sa mort, je me suis demandé ce qu'elle avait bien pu me trouver - après tout, elle ne s'était jamais mariée et elle enseignait dans une école de filles.

L'appartement donne sur l'Hudson. Il compte sept grandes pièces, et trois plus petites situées à côté de l'office. Quand j'en ai pris possession, il était encore plein de ses vêtements, de ses livres et de ses meubles. Les vêtements, je les ai donnés à l'Armée du Salut, et les livres dont je ne voulais pas, à la bibliothèque Barnard. Vases grecs, statues, bibelots : elle m'a tout laissé. La bonne, avertie de leur extrême fragilité, les époussette chaque semaine. Elle m'a aussi laissé les meubles - de style shaker (des copies, mais excellentes), colonial américain (manifestement hérités de sa famille) et rustique français. Je les ai tous gardés.

Je me suis demandé pourquoi elle avait gardé un logement aussi vaste, mais Alden Marshall m'a dit que tout ce qui nous arrive dans ce monde est l'effet d'un télescopage. Disons donc qu'il y a eu un télescopage entre ma personne et son désir d'avoir un fils à qui laisser son appartement. Mais celui-ci était trop grand pour moi, et, en fin de compte, trop cher. Je ne donnais plus que deux cours par semaine afin de pouvoir me consacrer à ma thèse et à mon livre. Comme mon nom figurait sur le bail, j'ai décidé de chercher quelqu'un pour partager le loyer. Quand je me marierai, me dis-je,

la personne en question partira et je récupérerai les lieux pour y fonder une famille.

C'est fou comme, dans la vie, les occasions peuvent se chevaucher. Six mois après mon emménagement, Alden m'a envoyé un Égyptien nommé Anouar P. Soole. (« P. » pour Pasteur, découvris-je ultérieurement. Son père était médecin.) Alden l'avait rencontré à Paris : Anouar y vivait mais on ne lui avait pas renouvelé son visa. Il est alors parti pour New York où il a pris contact avec Alden. Comme il cherchait un endroit où vivre, ce dernier me l'a adressé.

Anouar Soole était grand et maigre. Il ressemblait à un lévrier, en ce sens que son absence totale de graisse avait tendance à le rapetisser ; il paraissait plus petit qu'il ne l'était réellement. Il avait des yeux gris, un teint cendré, et ses cheveux raides sans couleur définie lui tombaient dans les yeux. Les femmes le trouvaient beau, ou enfantin, ou les deux. Elles me l'ont dit. Je lui ai fait une tasse de thé et on a discuté non tant de son possible emménagement que de la prouesse consistant à transporter ses cinq malles et ses dix caisses du môle 84 jusqu'à Riverside Drive. Il parlait gravement de sa peinture et de sa poésie, avec un regard un peu suppliant qui était attachant. Il était littéralement assis au bord de son fauteuil, et son intensité était presque théâtrale. Comme les enfants précoces, il maniait le sérieux et le flirt avec une aisance déconcertante, réus-

sissant brillamment à doser les deux. J'ai appris depuis qu'il faisait ça avec tout le monde. Il aurait flirté avec des objets inanimés s'il avait pu en tirer la moindre réaction.

Trois jours plus tard, Anouar a emménagé, accompagné de quatre gros bras, dix caisses et cinq malles. Une semaine après, ayant fini de déballer, il était installé. Au nombre de ses possessions, figuraient quatre cages victoriennes garnies d'oiseaux exotiques empaillés, une collection d'objets de jade assez conséquente pour remplir quatre vitrines, quatre caisses supplémentaires de fausses antiquités égyptiennes, dix-huit albums de photos, un petit Matisse, une bonne cinquantaine de ses propres œuvres, une tête de lit en teck fabriquée au Pakistan, deux peaux de tigre, plusieurs rouleaux de batik égyptien, une série d'instruments de musique africains enfouis sous des copeaux de bois, un assortiment de faïences anglaises anciennes estampillées J. Spode, deux tapis persans de deux mètres sur six, et deux cents livres. Une des caisses était remplie d'énormes bouts de bois flotté poli, en provenance d'Afrique et d'Égypte, qu'on a pendus avec des fils dans l'alignement du mur du living-room. Il y avait aussi diverses porcelaines françaises, du linge de maison, des boîtes à peinture, des chevalets, une machine à écrire, une presse à pantalon, quatorze costumes, douze vestons, deux smokings et tout un jeu de casseroles en cuivre.

Mes possessions personnelles - quelques portraits sous verre de



mes ancêtres, des Hollandais de Pennsylvanie, quelques coffres peints hérités de ceux-ci, les tableaux et photos achetés à Paris et à Heidelberg, et les plats que Hattie Marshall m'avait offerts -, coexistaient harmonieusement avec le bazar d'Anouar. Les peaux de tigre étaient du meilleur effet sur le parquet du living.

Alden Marshall avait été mon professeur d'esthétique à Princeton. Il avait soixante-quinze ans et Hattie, sa femme, soixante-treize. Ils vivaient deux blocs plus bas sur Riverside Drive. Nous travaillions ensemble sur ce qu'il déclarait être son dernier ouvrage, et sa secrétaire occasionnelle tapait nos brouillons. C'était une fille pâle, quelconque, aux traits réguliers, nommée Lilly Gillette. Alden et Hattie, âgés et légèrement absents, faisaient à peine attention à elle. Elle surgissait brusquement et empilait les feuilles blanches tapées sur le bureau, silencieuse comme une ombre. Elle ne semblait pas du tout désireuse d'attirer l'attention, aussi ai-je été très surpris, choqué, même, de la voir apparaître un après-midi à ma propre porte. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle me voulait : ce n'était pas Alden qui l'avait envoyée puisqu'elle n'avait aucun manuscrit à me faire corriger. Après une conversation dont je n'ai pas gardé le moindre souvenir, elle m'a séduit, puis elle a filé.

Blonde, de taille moyenne, elle pouvait avoir entre vingt et trente ans. Son visage ne livrait rien ; elle était vacante, mais non

passive. Elle avait un œil vert et un œil bleu. Cette disparité lui donnait la profondeur qui caractérise le visage des statues - sauf que celles-ci n'ont pas d'yeux. En la regardant, je me rappelai un chat blanc aperçu une fois dans une grange, qui avait lui aussi un œil vert et un œil bleu. Comme celui de Lilly, son regard avait une profondeur factice, en trompe-l'œil, pour ainsi dire. Il m'était impossible de décider si Lilly avait plus de vie intérieure que le chat. Sa présence était presque neutre, ses vêtements étaient neutres. Ils lui allaient comme une seconde peau - non qu'ils fussent moulants, mais, sur elle, ils ressemblaient à une peau d'emprunt dont elle faisait peu de cas. J'aurais été incapable de me souvenir de ce qu'elle portait. Quand elle s'asseyait sur une chaise, la chaise l'amointris-sait : on remarquait une chaise occupée par une fille, et non une fille assise sur une chaise.

Elle se tenait à la porte de mon appartement.

- Philip Hartman.

- Oui, dis-je. Vous êtes la secrétaire d'Alden.

- Exact.

Je lui ai lancé un regard interrogateur, mais comme elle ne disait rien, n'apportait rien, et que son regard ne révélait rien, je me suis écarté pour la laisser passer et l'ai guidée jusqu'à mon bureau.

Elle s'est assise dans le fauteuil placé près de ma table de travail. Elle a allumé une cigarette, et moi, un cigare. Elle a parcouru du

regard les rangées de livres, les sous-verre, les photographies, les potiches françaises. Puis elle a regardé le lit, situé à l'extrémité de la pièce et en partie dissimulé par une bibliothèque. Dès qu'elle l'a vu, elle a paru trouver ses marques - je le sais, car j'avais suivi son regard qui, aussitôt après, a cessé d'errer. On a dû avoir une vague conversation sur je ne sais plus quel sujet. Je suis allé à la cuisine faire du thé. Quand je suis revenu avec un plateau chargé d'une théière, de tasses et d'un pot de lait, je l'ai trouvée debout près du lit. Elle avait rabattu les couvertures et ses vêtements étaient à terre.

On est devenus amants, si ce terme est approprié, puis elle est partie sans un mot, sans laisser un seul cheveu sur l'oreiller, le moindre mégot (elle avait vidé le cendrier pendant que je faisais le thé), ou une quelconque salissure. Rien. Nous n'avions pas dîné ; elle ne m'avait pas proposé de faire la cuisine ni demandé d'aller au restaurant. Elle avait remis ses vêtements et elle était partie.

« Ne vous levez pas », s'était-elle contentée de me dire. Le thé, intact, s'était refroidi dans la théière.

L'événement était si dépourvu de romantisme que je l'avais presque oublié. Il m'a fallu une semaine pour découvrir que je me sentais oppressé. Après son départ, j'ai passé plusieurs heures à chercher un livre que je croyais avoir posé sur mon bureau mais qui était en fait sur une étagère où il n'aurait pas dû être. Mes livres sont rangés par thème : histoire de l'art, philosophie, littérature, etc. Puis,

pour chaque discipline, ils sont classés par ordre alphabétique. Celui que je cherchais était un volume de Winckelmann que je trouvai coincé à l'envers à côté d'*Ulysse*.

Tous les mardis, je déjeune avec Alden Marshall au club de la faculté. Tous les jeudis, je dîne avec lui et Hattie, soit chez eux, soit au restaurant. Le mardi et le jeudi, nous travaillons sur son livre ; le lundi et le vendredi, je donne mes cours. Le reste du temps, je le consacre à ma thèse et à mes propres recherches.

Lilly Gillette était assise dans le bureau d'Alden Marshall, occupée à ouvrir des lettres avec un coupe-papier d'ivoire. Elle m'a vu, et son visage est resté tel qu'il était : aussi inexpressif qu'une planche.

Alden et moi avons passé la matinée à travailler. Lilly lui a apporté son courrier et quelques feuilles tapées. Quand je suis rentré chez moi après le déjeuner, je l'ai trouvée à ma porte. J'ai senti comme une formidable embardée à l'intérieur, et j'ai distinctement entendu mes os faire « coin-coin ». Elle m'a suivi le long du couloir menant à mon bureau. Cette fois, nous n'avons pas eu de conversation. Penché sur elle, je cherchais sur son visage un signe de colère, d'amour, de tendresse ou de trouble, mais je n'y ai trouvé qu'un consentement impersonnel. Elle m'a quitté exactement comme la première fois. Elle m'a dit : « Ne vous levez pas. » Puis elle est partie.

Anouar Soole était le plus souvent sorti, mais nous nous téléscopions souvent. Il m'appelait « Filipo » et m'avait un peu forcé la main pour l'aider à accrocher ses toiles. À l'occasion, il préparait un énorme repas moyen-oriental auquel il conviait plusieurs des étudiantes les plus affriolantes du collège de filles où il enseignait, ou bien des spécimens plus âgés sélectionnés dans la noblesse italienne. Il avait deux sortes d'amies : des idiotes riches, et des Européennes en voyage d'affaires à New York. Il était professeur depuis déjà quelques mois quand les filles ont débarqué ; vêtues de robes de soie bruissant comme les feuilles froissées de quelque essence rare, elles laissaient dans l'appartement après leur départ une trace légère de leur parfum. Si j'étais à la maison, on les amenait dans mon bureau pour admirer mes sous-verre et mes potiches françaises. Puis Anouar préparait un café amer et très sucré que nous buvions dans le living en admirant Anouar étalé avec langueur sur une des peaux de tigre.

Devant les filles, il était terriblement animé, leste et bondissant. Il se livrait à des parodies et à des imitations, il exécutait des petites danses. Il donnait même des comédies, longues d'une heure, dans lesquelles il assurait en solo tous les rôles. Aux réceptions, il dansait comme un possédé. Il se ridiculise, pensais-je, jusqu'au jour où une de ses relations féminines, moins bête que les autres, m'a dit : « Il fait l'idiot mais il est vraiment gracieux. Je n'ai jamais vu quelqu'un doté d'un tel sens de l'équilibre. » Elle avait raison, bien sûr. Anouar

était capable de se tenir sur une jambe pendant dix minutes et quasiment d'entortiller l'autre autour de sa taille.

De temps à autre, il ramenait chez nous une fille vraiment magnifique. Plus elles étaient belles moins elles parlaient l'anglais. L'une d'entre elles était une immense Teutonne féline qu'il a été obligé de me présenter car il avait besoin de mes services. Il parlait l'italien, le français, l'arabe et l'anglais mais pas l'allemand. Comme le charme maniaque est intraduisible, la soirée fut un fiasco ; la fille, gentille et normalement intelligente, repartait le lendemain pour Munich.

Après une soirée échevelée au cours de laquelle il avait pété les plombs, il passait toute la journée suivante à se recharger dans l'atelier qu'il s'était aménagé près de l'office. Au cours de l'hiver, après des semaines d'activité frénétique, il est tombé plusieurs fois malade, au point que j'étais obligé de lui apporter ses repas sur un plateau. Souffrant, il se rabougrissait, petite silhouette gris sombre émergeant sur un fond de drap blanc ; dans le sommeil, ses traits revêtaient l'austérité débonnaire de ceux d'un enfant. Sans son énergie, il était perdu, effrayé, inerte. Il restait dolent une semaine, puis il se levait. Les filles revenaient, ou bien il sortait de nouveau. Après une semaine d'absences répétées, il redevenait casanier ; il harcelait alors Minnie, la femme de ménage qui vient deux fois par semaine, ou il cuisinait des repas raffinés, ou il réaménageait son atelier.



Comme on avait tous deux des politesses à rendre, on a donné une réception un peu guindée au cours de laquelle Anouar a bu à même le bol de punch, a dansé sans interruption pendant trois heures, a lancé un saladier sur la fille qui m'avait alerté sur la perfection de son équilibre, et s'est même tenu un long moment sur la tête. Ce dernier exploit est passé pratiquement inaperçu du fait qu'il y avait là près de soixante-dix personnes. Comme le funambule, il trébuchait mais ne tombait jamais. Sa vie était soumise au cycle suivant : énergie, dissipation, maladie, récupération. Quand ses vieilles Européennes venaient dîner, il était d'une bienséance grotesque.

Les « visites » très particulières de Lilly ne collaient pas avec le schéma classique. Bien que doté d'un physique agréable, je ne suis pas du genre à faire perdre la tête aux femmes. Aucune ne m'avait jamais couru après. Rien de semblable à Lilly Gillette ne m'était arrivé jusqu'alors. Les femmes que j'avais connues, et parfois aimées, comme la fille avec qui je vivais à Heidelberg et l'Américaine rencontrée à Paris que je songeais à épouser, étaient plutôt comme moi : amènes, érudites et cérébrales. Nous sommes des « sensualistes intellectuels », disait de nous mon Américaine de Paris. Pourtant il y avait Lilly Gillette. Morne, muette, insondable, elle m'attendait devant ma porte le lundi après-midi ; le jeudi à deux heures du matin ; le vendredi à midi, juste après mon cours. Elle ne

passait jamais toute une nuit avec moi. Elle ne buvait jamais, pas même un verre d'eau. Nous ne parlions pratiquement pas, et je pense souvent que c'était ma faute : j'étais si déconcerté, si terrifié et - ce que je ne voulais pas m'avouer -, si troublé que je ne pouvais tout simplement pas parler. Comment entamer une conversation avec une femme avec qui on a couché quinze, vingt fois ? Quand j'étais étendu près d'elle - toujours après, et seulement durant les quelques minutes qu'elle s'accordait, qu'elle nous accordait -, des phrases non formulées se bouscullaient dans ma tête, toutes terriblement gauches et qui commençaient toutes par pourquoi. Pourquoi es-tu ici ? Pourquoi as-tu pris l'initiative de ce qui se passe entre nous ? Pourquoi moi ? Sa seule présence disait : il n'y a rien à dire. Comment, alors, aurais-je pu les poser, ces questions ? Parfois, de toute la semaine, je ne la voyais que chez Alden. Pas de Lilly à ma porte. Ces nuits-là, je ne dormais que d'un œil dans l'attente d'un coup de sonnette, ce qui me gâchait mon sommeil. Une clé tournait dans la serrure et j'entendais le pas d'Anouar, parfois aussi un autre pas, glisser furtivement dans le couloir qui menait à sa chambre, puis des rires étouffés. C'était ces nuits-là que je me demandais comment entamer une conversation à propos de cette chose qui durait depuis des mois. Chaque fois qu'elle me voyait, elle déclinait mon identité complète : « Philip Hartman », affirmait-elle. Je me sentais alors classé comme une phalène ou une punaise. C'était le seul

moment où j'avais une chance d'entendre mon prénom sortir de sa bouche. Mais à quel autre moment aurait-elle pu le prononcer ? Nous ne parlions pas.

Deux fois par semaine, Minnie Hoskins venait faire le ménage. Si Anouar était dans les parages, il l'empêchait presque complètement de travailler. Il allumait le poste de radio portatif qui ne la quittait jamais et la faisait danser. C'était une grosse grand-mère couleur noix de pécan. Quand je rentrais et qu'Anouar était là, je trouvais Minnie en train de glousser, son balai à la main.

- Cet Anouar, qu'est-ce qu'il me fait rire ! s'exclamait-elle.

- Minnie, lui ai-je dit un jour, environ quatre mois après la première visite de Lilly, quand vous époussetez mes livres, assurez-vous que vous les avez remis en ordre. Ils sont tous remplacés n'importe comment. Je ne trouve plus ce que je cherche.

- J'enlève la poussière de vos livres à l'aspirateur. Je ne les sors jamais des étagères.

- Ça alors, c'est très embarrassant. Aucun n'est plus à sa place.

- Demandez ça à Anouar. C'est peut-être lui qui a fichu la pagaille dans votre bureau.

Je le lui ai demandé.

- Filippo, il n'y a strictement rien dans ta bibliothèque que j'aie envie de lire.

J'ai insisté :

- Mais mes livres sont sens dessus dessous...

- Tu es peut-être en pleine dépression nerveuse et tu ne sais plus ce que tu fais. Le tout-New York craque. Pourquoi pas toi ? m'a répondu Anouar.

À quatre heures du matin, on a sonné. Comme Anouar était sorti, ce pouvait être lui, qui avait oublié sa clé ; mais c'était Lilly, une cigarette aux lèvres. Elle portait un imperméable, une chemise d'homme et des jeans.

- Je ne te comprends pas, dis-je. Je ne comprends pas ce que tu veux.

- Je ne veux rien. Je suis juste passée.

- À quatre heures du matin ?

- Les tuyaux ont éclaté dans mon immeuble. Je n'ai plus d'eau.

Pour la première fois, elle est restée toute la nuit. Le lendemain matin, je lui ai fait une tasse de café et la lui ai apportée. Elle l'a tenue un moment sans y toucher puis l'a posée sur la table de nuit. Elle me regardait m'habiller, immobile et indifférente.

- Je m'en vais, ai-je dit.

Elle m'a salué d'un léger signe de tête.

À mon retour, le lit était fait. La tasse sur la table de nuit était

pleine d'un café froid intact. Des lambeaux de peau de lait racornie frisaient à la surface. Les livres étaient en désordre.

Lilly figurait dans l'annuaire téléphonique. Je ne l'avais jamais appelée et, de fait, j'ignorais où elle habitait.

Elle a décroché à la quatrième sonnerie.

- C'est toi qui as mis du désordre dans mes livres ?

- Oui.

- Pourquoi ?

- J'y ai jeté un coup d'œil et puis j'ai oublié où je les avais pris.

- Je vois.

- Au revoir, a dit Lilly.

J'ai raccroché, envahi par une sorte de désespoir. Des tas de types sont abandonnés par leur maîtresse, leur femme, leurs parents ; ils perdent l'espoir, leur travail ou des êtres chers, ils souffrent. Moi, je souffrais d'abandon car le pourquoi des choses m'échappait. Peut-être est-ce la maladie qui frappe les universitaires quand ils perdent la boule. J'avais l'impression d'être mêlé, à mon corps défendant, à un événement essentiellement inexplicable, d'être tombé dans une sorte de vide à engloutir le malheur.

Si encore j'avais subi une attaque à main armée ou un vol à la tire, j'aurais pu m'expliquer l'enchaînement des circonstances qui y avaient conduit leur auteur : elle avait faim, c'était une héroïne-mane en manque, je passais par là, donc elle m'avait agressé. Au

lieu de quoi, j'étais la victime d'un vandalisme intentionnellement malveillant, purement gratuit. Mes livres luisaient doucement sur les rayonnages de ma bibliothèque, ils étaient au complet, mais ils étaient en désordre.

J'étais devenu irritable. Anouar m'avait surnommé « Frère Filipo » et appelait ma chambre-bureau « la cellule ». Il prétendait que je vivais comme un moine, bien que je lui eusse parlé de Jane Pinkham, l'Américaine de Paris que j'étais tenté d'épouser et qui, justement, rentrait à New York. Je me demandais ce que dirait Anouar s'il apprenait que de nuit comme de jour, une fille venait ici et qu'apparemment, tout ce qui l'intéressait c'était de passer deux heures au lit avec moi. C'était mon secret, et c'était avec un rien de fatuité que je le trimballais.

Deux jours après notre conversation téléphonique, je revenais d'une matinée de travail chez Alden quand j'ai trouvé Lilly dans mon lit, les yeux fixés au plafond.

- Comment es-tu entrée ?

- Ton colocataire m'a ouvert.

Une impression de gâchis m'a envahi, comme si on venait d'éventer mes plans secrets de surprise-partie, comme si on avait sorti l'atout de mon jeu pour me le tendre avec un sourire crispant.

- Je ne te comprends pas, ai-je dit. Pourquoi continues-tu à venir ici ?



- Si tu ne veux plus de moi, tu n'as qu'à le dire.

- Si je le faisais, tu arrêteras ?

- Je me demande bien ce qui pourrait m'arrêter de faire quoi que ce soit, a dit Lilly Gillette.

Dans les livres, au théâtre et au cinéma, le héros plonge son regard intense dans celui de sa petite amie, et le public voit bien qu'après avoir bien cafouillé, ils commencent enfin à se comprendre. Rien ne sera plus jamais pareil entre eux, se dit-on. J'ai plongé mon regard dans celui de ma petite amie mais elle ne l'a pas soutenu, et ce n'était pas ma petite amie. Il n'y avait pas de roman, pas de film, pas de public - pas même la vie, semblait-il. Elle fixait le plafond, la tête inclinée sur l'épaule gauche. J'éprouvais un sentiment bizarre, comme si on avait touché en moi quelque point mystérieux où fusionneraient la rage et la tendresse. Je voulais soit la frapper, soit l'encourager, mais j'étais tellement paralysé par la situation de silence auquel j'étais astreint que je n'ai fait ni l'un ni l'autre.

Anouar buvait un café en lisant *France-Soir*, dont il me traduisait un fait divers : « La victime, un Suédois importateur de café, était depuis deux mois en France. Il affirme qu'une fille avec qui il entretenait une liaison irrégulière lui a démolie sa voiture. Il la décrit comme "dangereuse ; la maîtresse française type". Pressé de s'expliquer, M. Bølstrom se contente de dire que c'était une personne extrê-

mement émotive et versatile, et qu'elle lui avait pris sa voiture après une dispute. La femme, dont on ne nous a pas révélé l'identité, est, d'après M. Bølstrom, une étudiante canadienne-française. »

- Voilà exactement ce qu'il te faut, Filippo. Une bonne petite maîtresse française bien dangereuse sortie des pages de *France-Soir*.

Je l'ai regardé. Il avait un visage de chat, ou de lutin malicieux. Il s'est alors livré à une imitation hilarante de l'homme d'affaires suédois et de son interviewer, obtenant l'effet recherché : j'ai éclaté de rire. Comme il lavait les tasses dans l'évier, il m'a dit : « Ne fais pas cette tête, Filippo. Tu n'as même pas de voiture. »

Les jours ont passé. La nuit, je laissais désormais ma fenêtre ouverte. J'avais du mal à m'endormir et des cauchemars me réveillaient en sursaut. Comme un fait exprès, le bruit de la sonnette déchirait les rares moments de paix où je dormais profondément : c'était Lilly, les pointes de ses cheveux blonds mouillées de pluie, ou molles et cotonneuses de brume, selon le temps. Si ce que je vivais - cet indicible incarné par Lilly - m'avait été conté, ou si je l'avais vu au cinéma, j'aurais allumé un cigare, j'aurais regardé les volutes de fumée disparaître par la fenêtre, et j'aurais dit : « Ces choses-là n'arrivent que dans la fiction. Pas dans la vie. »

Ma vie, je l'avais façonnée avec soin. Elle était confortable, aimable, productive, jusqu'à ce que s'y fût glissé quelque chose

- quelqu'un - de ténébreux. Cet élément étranger avait pourtant dû y trouver sa place puisque cela s'était produit, et que cela se reproduisait. Un après-midi, j'ai demandé à Lilly si elle voulait m'accompagner à une réception donnée par les Marshall. Elle ne m'a pas répondu. J'ai insisté. Elle a dit non.

Qu'y avait-il entre nous ? Et si je l'ignorais, comment le lui demander ? Je me creusais la cervelle pour trouver un préambule ; je songeais même à l'asseoir de force devant moi pour lui soutirer une explication. Au lieu de quoi, tout a continué comme avant, au rythme capricieux de ses visites renouvelées. Les mois qui s'effilo-chaient entre nous rendaient la quête du fameux préambule inappropriée, voire ridicule. Si elle restait toute la nuit, ce qui était rare, je retrouvais au retour mes livres en désordre ; une fois, j'ai même retrouvé une de mes potiches françaises couchée sur le flanc. J'y avais mis des fleurs, et des pétales jonchaient la tache sombre formée par l'eau qui s'était infiltrée sous le tapis.

Je n'étais jamais allé chez Lilly. Je ne savais pas comment elle vivait, quels tableaux elle avait accrochés aux murs, ce qu'elle lisait, etc. Rien de chaleureux, ou simplement de reconnaissable ne nous liait. Je vivais dans l'anxiété, croyant qu'elle me poursuivait alors que je me poursuivais moi-même, comme j'ai fini par le comprendre. J'ai remis de l'ordre dans mes livres, épongé le tapis mouillé et

redressé la potiche. Il y avait des jours où, en rentrant d'une séance de travail avec Alden ou d'un dîner avec lui et Hattie, je m'attendais à trouver mon appartement saccagé, mes vases renversés, mes sous-verre fendus, mes photos arrachées des murs, mes livres jetés à terre où ils gisaient, le dos brisé. « Je ne peux pas dormir, pourtant je fais des cauchemars », dit Boris Godounov. Moi, voici le cauchemar récurrent qui me réveillait : je rentrais chez moi pour contempler ce tableau de dévastation ; dans un coin, assise sur mon fauteuil et tirant sur sa cigarette, il y avait Lilly. Lilly la vandale qui ne voulait rien dire, rien expliquer. Enjambant les livres martyrisés, elle venait s'asseoir sur le lit et moi, pauvre bécasseau muet, obtus, je l'y suivais, incapable de rompre notre silence pour lui demander des comptes.

Mais cette apocalypse n'a pas eu lieu. Cette fille avait probablement renversé le vase avec son imperméable en jetant ce dernier sur son épaule. Quant aux livres, elle les avait sans doute remplacés n'importe comment sur les étagères par pure vacuité mentale, par insensibilité, par aveuglement imbécile. Pourtant, matin, midi, minuit, aube naissante et à tous moments, chaque fois qu'on sonnait, j'ouvrais : c'était Lilly, et elle obtenait, du moins je le présume, exactement ce qu'elle venait chercher.

Ce que j'ignorais, à l'époque, c'est que, la première fois, ce n'était pas moi qu'elle était venu voir, mais Anouar. Les rares nuits où elle n'avait pas sonné à la porte, c'était elle que j'entendais trotter

derrière lui dans le couloir. L'après-midi où je la trouvai étendue sur mon lit, elle s'était le matin même réveillée dans celui d'Anouar. Quand il était parti donner son cours, elle avait opéré un simple transfert d'elle-même ; elle n'avait donc pas menti en me disant que mon colocataire lui avait ouvert la porte.

Quand cela m'a été révélé, je me suis demandé si je ne m'étais pas tu simplement parce que j'aurais détesté savoir. Quand j'ai enfin pu poser la question qui me hantait, nous n'étions pas dans mon bureau mais dans celui d'Alden. Hattie et lui étaient partis passer une semaine dans le Maine. Naturellement, ils m'avaient laissé leur clé, et mon vieil ami m'avait demandé de m'occuper de son courrier et d'arroser les plantes. Lilly, à l'évidence, avait aussi une clé. En entrant, j'ai entendu le cliquètement de la machine à écrire et j'ai cru que les Marshall avaient retardé leur départ. Mais c'était Lilly, aussi blanche que la feuille qu'elle tapait, aussi fade que le pain blanc. Je me suis alors demandé si elle ne s'était pas entraînée à ne pas lever les yeux quand quelqu'un entrait.

- J'aurais pu être un cambrioleur. Tu n'as même pas levé les yeux.

- Qu'est-ce que ça aurait changé pour le cambrioleur ? m'a-t-elle lancé tout en continuant à taper.

Je l'observais en me disant qu'elle était soit totalement candide, soit totalement folle ; ou qu'elle avait poussé l'art du faux-fuyant

jusqu'à la complète invalidation d'elle-même. C'était par cette chose innommable que je m'étais laissé approcher.

J'ai fait tourner son fauteuil pivotant. Les yeux fixés sur ma bouche, elle avait l'air d'une sourde-muette qui apprend à lire sur les lèvres.

- Écoute-moi, Lilly. Je ne sais pas ce que tu veux, mais je tiens à le savoir. Ça suffit de jouer les spectres et d'apparaître quand ça te chante. Tu ne m'aimes pas, tu ne sais rien de moi et je ne sais rien de toi. Veux-tu, s'il te plaît, me dire ce que tu avais en tête ?

- Si tu ne veux plus que je vienne, dis-le.

- Je veux savoir pourquoi tu es venue la première fois.

- Je cherchais Anouar. Et il n'était pas là.

- Anouar ?

- Ton copain. J'ignorais qu'il était ton colocataire. Il m'avait dit qu'il habitait avec un certain « Filipo ».

Elle m'a alors dit qu'elle passait ses nuits avec Anouar tandis que je dormais de l'autre côté du couloir, et que l'après-midi où je l'avais trouvée dans ma chambre, elle était passée d'un lit à l'autre.

- Anouar le sait ?

- Il ne me l'a jamais demandé. Comment pourrait-il le savoir ? Tu peux le lui dire, si tu veux.

- Ça ne te gêne pas ?

- Pas vraiment.



Je n'ai plus eu d'autre contact avec Lilly. Elle a cessé de travailler pour Alden. Je repense à cette histoire comme à un de ces sinistres contes de fées dans lequel il suffit de prononcer le mot magique pour faire disparaître les riches et les puissants - sauf que là, il n'y avait ni riches ni puissants. Après cette conversation, ses visites ont cessé.

Le contingent toujours renouvelé des femmes d'Anouar continue à défiler chez nous. Alden et moi travaillons sur son livre et je respecte à la lettre mon emploi du temps. Tous les jeudis, je dîne avec les Marshall. Jane Pinkham, l'Américaine de Paris, m'a écrit qu'elle rentre à New York ; je dois aller la chercher à l'aéroport.

Parfois, un météore de terreur, assez semblable à une étoile filante, me frôle d'assez près pour roussir mon veston. Je me demande alors : que voulait Lilly ? Était-elle simplement muette ? Mais je l'étais aussi. M'envoyait-elle des signaux que je n'ai pas compris ? Alors, j'avais été cruel avec elle. Traversait-elle une crise financière épouvantable que je n'avais pas su déceler ? Donc j'avais été minable en ne l'aidant pas.

Cela dit, le fait de renverser ma potiche et de tournebouler mes livres n'était que le premier pas sur la voie du carnage et du chaos ; et les cauchemars qui me réveillaient étaient la conclusion logique de la noirceur de ses intentions.

Elle doit travailler dans le quartier car je la croise parfois dans la rue. Nous nous saluons cérémonieusement d'un léger signe de tête.

*Cette nouvelle a paru dans Antaeus sous le titre original « Dangerous French Mistress » © 1973 by Laurie Colwin.*

## **Du même auteur aux Éditions Autrement**

Accidents

Comment se dire adieu ?

Drôles d'oiseaux

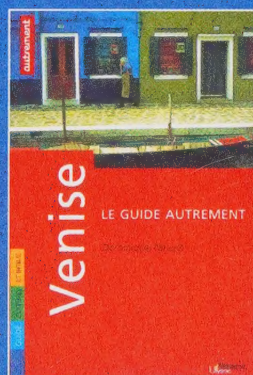
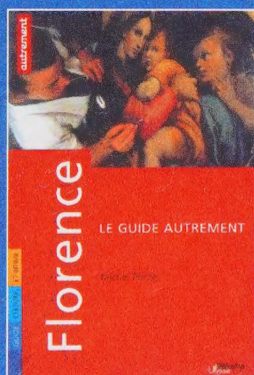
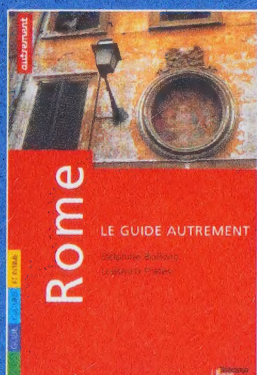
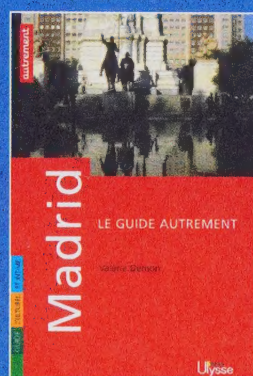
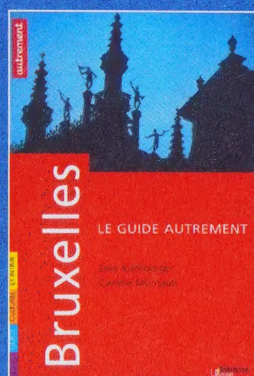
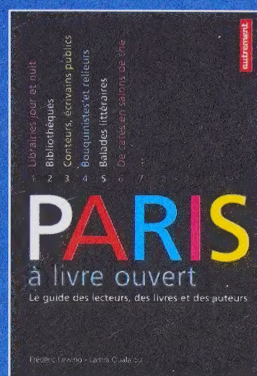
Franck et Billy

Une vie merveilleuse





## Quelques titres récents



42 titres disponibles

Si vous souhaitez recevoir des informations  
sur nos publications et activités, contactez-nous :

Éditions Autrement,  
77 rue du Faubourg-Saint-Antoine - 75011 Paris  
Tél. 01 44 73 80 00 - Fax. 01 44 73 00 12  
[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

|| COLLECTION GUIDE AUTREMENT

**Littératures** Collection dirigée par Henry Dougier

Tous ces jeunes gens séduisants et doués se brûlent les ailes en jouant à la guerre des sexes comme on joue aux cow-boys et aux Indiens, en inversant parfois les rôles. Ils se font peur – comme on l'imagine –, elles surtout leur font peur. Laurie Colwin, avec ces histoires pleines d'un charme parfois bizarre, se livre ici, avec sa tendre ironie, à un pastiche brillant d'un certain comportementalisme anglo-saxon.

*"Un rire qui varie du rose au noir et de la tendresse au désespoir."*

TÉLÉRAMA

*"Élégance, humour et désillusion.  
Cela s'appelle la grâce."*

LE FIGARO LITTÉRAIRE

*"Des bijoux qu'on garde comme des talismans."*

LE POINT

Laurie Colwin (1944-1992), New-Yorkaise emblématique, a publié ses textes dans les plus grands journaux américains, le *New-York Times*, *Village Voice*, *Rolling Stones* et surtout le *New Yorker* qui l'a rendue célèbre.

**Traduit de l'anglais (américain) par Michèle Lévy-Bram.**



Exemplaire hors commerce. Ne peut être vendu.

W7-DAR-841

